PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

INTERROGATION

POÈMES

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS, 1917

INTERROGATION

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

INTERROGATION

POÈMES

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS, 1917

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE NUMÉROTÉS DE 1 A 150.

EXEMPLAIRE N° 43

I

PAROLES AU DÉPART

Et le rêve et l'action.
Je me payerai avec la monnaie royale frappée à croix et à pile du signe souverain.
La totale puissance de l'homme il me la faut.
Point seulement l'évocation par l'esprit mais l'accomplissement du triomphe par l'œil et l'oreille et la main.
Je ne puis me situer parmi les faibles. Je dois mesurer ma force.
Si je renonce mon cerveau meurt. Je tuerai ou je serai tué.
La force est devant moi, pierre de fondation. Il faut que je sente sa résistance, il faut qu'elle heurte mes os. — Que je sois brisé.
Je veux la comprendre avec mon corps.
Nécessité alimentaire : là-bas je vais chercher ma vie, la vie de ma pensée.

INTERROGATION

Peut-être je ne suis pas fort si j'ai besoin de cette expérience corporelle.
D'autres connaissent la force spirituelle dans les maisons qui sont loin de la guerre. Je hais que le vulgaire les appelle lâches.
Mais moi, il faut que je sente la guerre avec mes entrailles.
Quand la colique de la peur les agrippe et les tord d'une poigne acharnée
Alors si je dis encore « vive la France » si je signifie encore « vive la guerre »
Alors je suis à mon affaire, je connais la condition du monde autour de moi, je sais ce que je vaux et ce qu'est la valeur.

De nouveau règne l'action.
L'audace d'une génération s'est levée que la gageure a séduite de jumeler par son vouloir le rêve et l'action.
Non je ne puis être celui qui renonce à une gloire de la vie et qui se satisfait par la magnificence secrète que confine le rêve derrière les deux yeux.
O mon idée, je pousserai plus avant dans la saisissante réalité ta rectitude. L'événement va mordre sur

le trait que tire mon vouloir, comme l'eau-forte sur l'image de cuivre. Morsure atroce déjà connue, encore cuisante dans ma chair.
J'ai dit.

Et je vais être seul parmi les troupes d'hommes aux chagrins sourds, aux désespoirs âcres comme leurs pipes mâchées dans l'angoisse.
Je serai sur les terrains vagues et abstraits où toute végétation depuis ce lointain début fut extirpée par l'obus piocheur.
Là, toute vie est broyée au centre de l'explosion, ou déchiquetée à l'extrême jet de l'éclat. Je vais me retrouver dans la terre mouvante, oscillante, écrasée sous ses propres masses retombantes et lapidée par ses propres cailloux, et dans cet air vivant qu'on sent pâtir autour de la tête comme l'épaisseur sensible d'une chair.
Brusquement, à une gare, je reconnaîtrai que je suis dans le pays où s'est exilée la jeunesse des hommes pour méditer une douleur neuve et le sens de son effort inconnu.
Là, retirés du monde qu'ils ont créé, les hommes vivent parmi les cadavres.

INTERROGATION

Là, toute vie, toute vérité s'est retraite.

Fait décisif qui se pose en borne cogneuse à la frontière de ce royaume :

Il n'est aucune vie à l'Arrière, aucune vérité. Tout y est marqué par la totale ignorance.

De ce côté-ci se manifeste l'inénarrable révélation.

Je plains les Habitants de l'Arrière, frappés de la mort, coupés de ce temps, précipités au néant.

Et nul miracle de l'esprit ne peut les transmuer et les transposer.

Entre dans les ordres — infanterie, artillerie, génie, aviation.

Prends cellule dans le poste d'écoute ou la sape — là tu es en présence de la mort, là menace l'abominable souffrance liminaire.

Ou élève-toi, si tu en es digne, dans l'avion

Au sommet du champ de bataille, à la clef de la voûte sonore, au comble du son humain.

TRYPTIQUE DE LA MORT

I

L'ANNONCIATION DE LA MORT

O mort, ton appel trouble comme celui de la volupté.

Aux jours du prologue, quand le guerrier avant de partir composa une pensée décisive, je me donnai tout entier à ton exigence fatale.

En cet août rempli des pompes de la gloire ressuscitée, parmi la splendeur sonore de la foule, j'écoutai la voix muette de ta révélation.

Parmi ces prestiges de la force militaire dont s'enivre un adolescent, tu m'es apparue, ô mort : bouche sombre d'où s'épanouit le cri lumineux de la trompette.

Dès lors, j'ai été celui qui sait.

J'ai marché ignoré parmi les hommes. J'ai mesuré la faiblesse de tout amour car nul ne m'a deviné et ils s'étonneront quand tout sera consommé.

INTERROGATION

Solitude préalable de l'homme marqué, qui se tient entre les hommes vivants, j'épuiserai donc, puisque l'heure tarde, ton orgueilleuse désolation.

Quand je passe dans la ville je goûte amèrement le rire des femmes qui ne songent jamais à la mort.

Appel du royaume lointain où sont d'autres joies.

Je m'enfoncerai vers les provinces dévorées par les horreurs du feu.

Pourtant ces femmes qui me regardent curieusement, tendrement ! Mais aucune ne souffre de ne pas comprendre ma secrète destinée.

Leur sourire me serait très cruel si j'étais encore de ce monde.

Mais mes tendresses sont ailleurs, hors de toute vue, où sont mes amis.

TRYPTIQUE DE LA MORT

II

LA COMMÉMORATION DES MORTS

O mes frères ! O mes tendresses !
Vous êtes couchés dans la terre que je connais. Je l'ai piochée et pellée, contre elle j'ai dormi ; de son pli je me suis élancé au jour de l'assaut et je l'ai pénétrée de mon sang.
Oui, un peu de mon sang est déjà mêlé avec le vôtre dans la terre éventrée que le temps refermera sur nos obscures semences.
Un peu de mon sang : gage que vous tenez de moi, mais nous savons que je reviendrai bientôt et nous serons ensemble.
D'abord je me retrouverai dans la tranchée entre deux pans de terre avec le couvercle du ciel que percent, rudes clous, les balles.
— En ce moment je suis dans le lit de l'hôpital, entre les draps où ma lâcheté se dorlote. Tout de même j'y ai souffert des affres comme entre les deux bords du fossé où nous sommeillions aux pieds de la sentinelle.
Plus profondément vous êtes sous terre, vous mes frères morts.

INTERROGATION

Les uns contre les autres, ainsi vivants vous vous réchauffiez dans la cagna. Je creuserai ma mine jusqu'à vous et je me coucherai entre vous au jour qui m'est marqué.

Vous n'êtes plus de ce monde.

Je ne suis plus de ce monde.

Vos visages qui me regardent sont trop calmes et empreints d'une trop sûre joie, pour que je ne m'en détourne jamais plus.

O mes tendresses !

Comme je vous aimais mes amis ! Avant la guerre, déjà. Nous étions ambitieux, méfiants et ironiques, mais nous nous étions élus dans la foule indigne.

Chez toi parmi les livres, avec lui sous les étoiles nos mains se sont cherchées, au moins une fois, et quelle poignée, nouée comme si la mort nous avait déjà saisis en cette rare minute.

Mais depuis la guerre. Plus de doutes, plus de ruses. Le don sans retour, sans le retrait avaricieux d'une arrière-pensée. Dans cette Champagne, province de la mort, comme nous étions bons et véridiques.

Pas de résignation, mais une acceptation qui s'avance èrement.

TRYPTIQUE DE LA MORT

Nous acceptions la vie de toute notre chair et de toute notre pensée. Quelle profonde communion de toutes les parties de notre être dans cette obéissance à la vie et à la mort, dernier commandement de la vie.
O tendresses, tendresse pour la vie, générosité de l'homme qui fait un don à la vie, qui l'orne d'une forte action.
Douceurs brisées.

INTERROGATION

III

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA MORT

O mort je suis sorti de toi. Mon enfance a connu des terreurs qui étaient des réminiscences de toi.
La guerre m'a arraché de la jeunesse qui est plus ignorante de toi que l'enfance.
Pourtant, depuis que mon âme était née et que naïvement je m'étais promis aux actions dangereuses, je souffrais d'une gêne et d'une pénurie.
Je ne te sentais pas, mort, et je souffrais de ton absence inexprimée. Il faut ton ombre pour que repoussée éclate la lumière.
O mort, tu es le secret de la vie.
Ta pulpe vivante enveloppe son sec noyau.
Je te sens dans tout le mystère de mon être d'où jaillissent mes gestes incompréhensibles.
Toi qui prends mes nuits prends aussi mes jours.
Il n'est que la mort.
Signe obscur.
Je l'accepterai et me gouvernerai selon sa fatalité.
Je lui ferai le don de chacune de mes minutes.
Je vivrai dans son attente.

TRYPTIQUE DE LA MORT

Mais le moment est proche, je vois.

De la tranchée des dernières méditations, je m'élance.

Je sens l'éternité passer, courant animateur, dans cet instant.

Choc.

Je m'effondre dans les fils et les barbelures mordent mes muscles tendus par un si beau paroxysme.

II

DÉPART DES HOMMES

Demi-nus avec leurs torses façonnés par la peine
Les hommes
Sortirent des géhennes du feu et des champs ardents où bruissaient les gerbes d'août.
Ceux qui ont des yeux pour voir connurent que rien n'était changé, malgré deux siècles d'anathèmes contre ce qui est.
Rompus par les fatalités du travail et du pain, les hommes furent soumis dans l'instant à l'avènement de la guerre et du sang.
Ils surent sans étonnement que le temps des guerres venait après les jours de labeur qui tournent en cercle.
Les hommes ne virent que les affiches où des signes profondément encrés de puissance les assignaient aux casernes restées béantes derrière leur fuite inquiète au Jour de la Classe.
Ils ne songèrent pas aux gestes de révolte et la

lueur des meetings était éteinte dans leurs yeux.
En tête il y a écrit : « République Française ».
Entre les lettres vision imposante de troupes d'hommes qui se lèvent avec leurs deux poings et leur bouche qui récite : « Nous sommes tous ensemble contre les autres ».
A ce moment se répand dans mes veines, ainsi que dans celles de tous ceux-là qui se retournent vers moi, une chaleur. Serrement de mains par quoi toutes nos artères se pénètrent, où nous sentons battre un cœur millionnaire. Cette pulsation est trop forte. Nos poignets explosent : grande effusion.
Des citoyens défilent en chantant, les autres les regardent et applaudissent. Puis, on renverse les rôles.
On se regarde avec émerveillement, et on conjugue le verbe qui crée : « Je suis Français, tu es Français ».
Les hommes sont dans la main du grand être intangible qui comme Dieu est partout et nulle part, qui est chacun de nous et son être propre.
Cet être, ceux qui pensent l'ont porté dans leur cerveau et l'ont nommé La Patrie.
Mystère de cette première journée. Toi et moi n'existons plus. Mais nous sommes. La France est.
Chacun la porte dans ses yeux. C'est une belle fille

qui ressemble à la République. C'est même la République.
Les rues sont pleines de tendresse.
Triomphante vision animée par le cœur !
Tous contribuent à tout transfigurer.
Heure divine dont le souvenir fera pleurer les vieillards que ne comprendront pas leurs enfants.
Heure du rachat préalable, du feu, du sang et des larmes !

Mais ceux qui besognent sous les hautes cheminées et dans les glèbes savent seulement que le jour des tueries est venu après les jours de labeur qui tournent en cercle, et les ivrogneries fatales.
Les Femmes avec leurs bouches tremblantes et tiraillées par la grimace des larmes baisèrent leurs moustaches mouillées par l'alcool des dernières libations que n'avait pas fait payer le bistrot.
Ils répétèrent qu'il est affreux de s'arracher à sa famille. Dans l'éloignement la femme-avec-les-gosses leur parut le seul point fixe parmi les salaires incertains et les coups de tête qui cassent les destinées.
Ils subirent une épouvante vague à quitter pour des

lieux mal imaginés et foisonnants de menaces le cercle routinier de leurs embêtements et de leurs rigolades.
Et l'angoisse déjà mâchée leur remontait à la gorge de rentrer dans l'armée, où on est toujours inquiet et où on dit « qu'il ne faut pas chercher à comprendre ».
Dans le train, ils furent des hommes les uns en face des autres. Et chacun voulait être un personnage devant les sept camarades du compartiment.
Selon la parole écrite dans les journaux, ils se voulurent citoyens admirables.
Et parce que dans le chant on déploie de la force
Ils chantèrent
Pour que la force descendît en eux.

PLAINTE DES SOLDATS EUROPÉENS

Par le travers de l'Europe, nous sommes des millions et seuls.
Multitude solitaire, qui divulguera notre peine inconnue ?
Ennemis de cette tranchée-ci ou de la tranchée d'en face
Tous ensemble isolés au milieu du monde
Au milieu de l'implacable sollicitude du monde.
O monde tu couves notre gloire, comme la mère veut garder à ses enfants la vie douloureuse et mortelle.
Et nous nous battons ensemble jour après jour tous embauchés bons ouvriers à cette besogne d'entre-massacre.

Partage de l'humanité par la guerre :
Les combattants et les non-combattants.

INTERROGATION

Ceux qui sont blessés ou tués, ceux autour de qui l'air est tranquille.
Ceux qui ont un lit chaud et dorment leur saoûl, ceux qui ont les veilles froides.
Ceux qui aiment de près, ceux qui aiment de loin leurs aimés.
Il n'est que ce partage tranché.
Peu importe les grammaires, les bibles et les drapeaux.
Chez les Peuples-Centraux comme chez les Peuples-Périphériques.
Les combattants sont :
La plupart des fantassins
Certains soldats de génie
Certains artilleurs et cavaliers
Les aviateurs qui ne s'embusquent pas dans un nuage
Les non-combattants sont :
La plupart des généraux
Les hommes d'état
Les neutres
Les civils
Les embusqués
Les combattants momentanément à l'abri.

PLAINTE DES SOLDATS EUROPÉENS

Or tous ceux-ci sont les maîtres et les combattants sont soumis à leur inévitable injonction.
En temps de paix, c'est pareil, il y a aussi des forts et des faibles.
Tout fonctionne bien. L'ordre règne en Europe. Les maîtres maîtrisent et les serfs servent.
Les maîtres ordonnent et transposent sur un mode transfigurateur les événements accomplis dans leur obéissance. Sur le champ de bataille c'est comme à l'usine, les manœuvres de la guerre avec leurs contremaîtres qui sont les officiers subalternes et supérieurs s'acharnent à des besognes dont l'intelligence leur est refusée.

De temps en temps, un combattant reprend pied sur le sol solide où posent les idées nettes des autres.
Pour être admis il faut qu'il ait la tête dans sa musette enfin une blessure convenable.
Ou sept jours de permission.
La guérison bâclée, ou la semaine bouclée, on le repousse et le monde
Par une gare béante et hurlante d'angoisse
Le rejette au creuset.

INTERROGATION

Cernés.
Nous sommes cernés par le Monde qui nous presse les uns contre les autres.
Nous sommes les vaincus du Monde.
Et voici comment fut le jour de notre défaite.
Comme l'été flambait par toute l'Europe sur les clairs champs de blé et sur les sombres hérissements des Usines,
Une force renaquit
La force austère du soldat.
Notre vie alourdie en fut secouée, et mise en branle.
L'ivresse versée par la coupe ensoleillée des trompettes nous reprit tout d'un coup.
Se sentir mille et mille, et adorés de son peuple.
Les femmes avec leur bouche en chair rouge disent :
« Nous sommes vos femmes, les femmes de votre peuple.
O nos mâles, allez tuer ».
Saoûls d'orgueil, et de chagrin et d'abondance fraternelle nous sommes partis.
Et la foule amoureuse, enjôleuse
— vin, fleurs, baisers, cris —
Et brutale nous poussait les épaules vers l'effarante gloire.

PLAINTE DES SOLDATS EUROPÉENS

Alors il y eut ceux qui étaient partis et ceux qui étaient demeurés.
Et derrière nous, dans les demeures, le silence où bientôt on entend l'oubli.
Et nous entrâmes dans des paysages où nous assaillit la bataille.
Derrière les horizons, nous entoure et nous obsède
Notre gloire
Clameurs de nos foules en cercle, qui heurtent les murs de ciel entre qui sonnent nos artilleries.

Alors ennemis de cet horizon et de l'horizon d'en face, Boches ou Welches, prolétaires ou bourgeois désormais combattants seuls ensemble,
Au milieu du Monde,
Nous avons commencé de nous tuer.
Les cadavres de la dernière guerre n'étaient pas encore pourris à l'autre bout de l'Europe.
Nous avons compris l'aventure plus tard quand derrière nos tranchées abominables du premier hiver,
On rouvrit les cinémas.

La réalité n'est pas, les hommes ne veulent pas la connaître (car ils en mourraient, chut!)

INTERROGATION

Les hommes se nourrissent d'esprit et non pas de la matérialité de leurs gestes.
Les hommes font de la vie un rêve et ce rêve ils l'ont appelé l'histoire.
Nous sommes ceux avec qui on fait l'histoire.
Nous sommes ceux qui savons et qui ne pouvons dire.
Car le Monde nous force au silence.
Pourtant nous savons ce que nous faisons et ce n'est pas ce qu'ils disent.
Mais un charme, une fatalité nous encerclent.
La clameur glorifiante des foules, rythmée par les maîtres, écrase nos cris inhabiles.
La magie du rêve historique est autour des actions douloureuses à quoi l'on nous force.
Pris dans le réseau implacable de la pensée des maîtres
Nous sommes les esclaves hallucinés.
Ah ! cette histoire cruelle et magnifique qui assemble ses harmonies hors de nos atteintes.
Ces clairons qu'on nous sonne aux oreilles et qui nous entraînent dans les siècles des siècles.
Nous sommes toujours les mêmes et la terre s'use sous nos cheminements éternels.

PLAINTE DES SOLDATS EUROPÉENS

Grognards séculaires, Alexandre nous a poussés jusqu'à l'Inde, Colomb jusqu'à l'Amérique, Bonaparte ailleurs.
Nous allons toujours sans savoir
Devant nos chefs qui nous propulsent.
Moteurs de leurs cerveaux qui ronflent au fond de nos troupes.
Nous allons de chapitre en chapitre sur les voies de nos maîtres.
Coalition du monde contre nous
Il nous délègue des maîtres qui viennent partager notre douleur pour nous la rendre plus inévitable :
Ces hommes riches d'or et d'esprit qui viennent, par dessus nous, se clouer sur notre croix pour nous y mieux fixer.
Ces artistes qui viennent mourir parmi nous et ces officiers qui se font casser la gueule.
Nécessité qui nous fait face de partout ; ces hommes tués sont encore plus nos maîtres et lèguent à leurs survivants un plus fort commandement.
En paix déjà parmi les Riches il était plus d'un maître.
Quand ils nous arrêtent nous leur construisons des

civilisations où ils méditent nos prochaines étapes.
Ils ont avec eux les dieux, qu'on appelle maintenant
Capitaux — or et intelligence. —
Et derrière eux l'Inaccessible.

JE NE VOUS AI PAS MENTI, HOMMES

C'est la misère de notre temps que les chefs doivent tant parler au peuple. Car alors ils lui mentent beaucoup.
Qui a jamais dit la vérité au peuple ?
Appelez le chef : l'homme-qui-ment.
Et le peuple vainement avec une fureur acharnée enfante de nouveaux chefs.
Il est un pacte, dont personne ne parle, entre tous les chefs : maintenir la vie contre le peuple qui voudrait bien retourner au néant.

Je ne vous ai pas menti
Hommes du peuple
Et pourtant nous fûmes camarades, non pas le temps que résonne une tape sur l'épaule ou que dure une extase oratoire, mais jour à jour, à suer ensemble de peur ou de peine.

INTERROGATION

Je ne vous ai pas menti. Je ne vous ai pas glissé sous le bras l'insulte de dire que j'étais comme vous.

Quand nous fûmes face à face, uniformes sous nos armes neuves dans cet août aviné, mais follement tendre, je sus que vous me reconnaissiez sans erreur pour qui j'étais :

Un bourgeois que vous vous imaginiez vaille que vaille, et qu'on vous avait rudement dénoncé.

Et moi, je venais à vous avec l'immense amour de mon cerveau paternel, inquiet de vos instincts inconnus.

Et alors, ayant laissé derrière nous les villes aux subtils partages, nous avons mis au monde une égalité : tous les hommes ensemble cheminant vers l'ennemi.

Depuis combien de siècles ne nous étions-nous pas rencontrés ?

Dans l'énorme éventualité jaillie des profondeurs oubliées, un ancien cri, comme au coin d'un bois, surprit la foule au carrefour. Aussitôt, laissant derrière eux les femmes, les enfants, et une tourbe d'êtres sur qui le silence sera fait,

Les hommes-de-la-tête et les hommes-de-la-main s'en furent vers l'horizon qui s'offrait encore au rêve humain.

JE NE VOUS AI PAS MENTI

Mais je ne vous ai pas menti : et aujourd'hui encore je vous le dis. Je suis parti avec vous parce que je l'ai voulu.

Il est des hommes parmi nous en temps ordinaire pour vous mener au combat. Des chefs vous sont conférés : leur simplicité vous touche, leur audace vous lie. D'autres besognes nous retenaient près du feu, autour de quoi nous sûmes bâtir la cité et la civilisation et des civilités qui vous échappent. Mais l'occurence exigea le total tumulte. Pêle-mêle tous les hommes qui avaient deux mains s'assemblèrent. La démocratie se dressa énorme et confuse en proie au rythme épique.

Je suis venu parmi vous pour défendre mes biens, les subtiles richesses fixées dans les livres, et l'or accumulé par vos maîtres.

Et aussi la force du chant ne se propage que par l'orgueil.

Et les vaincus qui ont chanté avaient l'espoir où germe tout l'excès des triomphes.

C'est à cause des livres que vous faites la guerre. Mais mes semblables vous ont donné la civilisation. E moi, je vous ai renouvelé le don en naissant avec mon cerveau.

INTERROGATION

Et si, pour la durée des systèmes il faut que s'opposent les élites, vous entrechoquerez vos corps afin que le haut conflit spirituel se manifeste en une matérielle évidence.

Tel est le secret. Telle est la nécessité de la guerre.

L'élite n'est point faite pour le peuple, mais l'élite et le peuple pour accomplir le commandement de la Vie qui se complait dans le chaos.

Le secret est de se réjouir de l'imperfection du monde.

Ils demandent à quoi sert la guerre mais ils veulent dire à quoi sert la vie.

Il faut choisir entre le néant ou le chaos.

L'esprit du Dieu se meut fantasque et vain à la surface de l'abîme. Certes il ne peut créer la Paix, mais le voudrait-il ?

Et voici qu'encore la guerre éclata sur le monde. Et les foules demeurées dans les villes se réjouirent parce que les journaux étaient des épopées.

Non, les hommes ne veulent pas encore cracher le fruit défendu, et réintégrer l'Eden-du-Refus-à-la-Vie.

SILENCE

Silence. Est-il un silence.
Nous sommes au temps d'une genèse, quand l'esprit du Dieu vole sur les sons chaotiques.
En dépit de la cataracte des tonnerres graves qui se répercuteront éternellement à travers le temps et de la roideur des cris acérés quand l'acier écartèle ses atomes, par delà je perçois un silence.

La terre est abandonnée.
Voici les conquêtes de la désolation.
Vastes espaces abstraits.
Acharnement au défrichement du fer fouilleur.
Toutes les parcelles de l'humus sont brassées et tamisées par les successives explosions afin que tout germe soit tué.
Le terroir est dépouillé et les fracassements s'obstinent sur sa carcasse.
Sous les frénétiques flagellements, la totale stérilité est obtenue.

INTERROGATION

Silence. Il n'est pas de silence.
Le parfait silence n'est pas, car de toutes parts la vie est vigilante et bruissante. Un brin d'herbe jaillissant fait un bruit énorme et menaçant comme un 420 qui éructe vers le ciel.
Mais il est une paix
quand les sons familiers se concertent. Leur accord n'est plus écouté et on entend une douceur inouïe.
Tout ce vallon est vide comme cette rue de province qui manqua me désespérer de la vie.
Un petit homme court au coin du bois.
La terre bouillonne à côté de lui. Culbute. Tacite enveloppement.

Il y a des chutes de silence. Hiatus béant entre les lignes sonores qui barrent l'horizon.
On va entendre tomber une pierre dans ce puits d'épouvante.
Y a-t-il un ennemi ?
Une mort profuse est là venue on ne sait d'où.
Suspension.
Le poing du Dieu se suspend sur le tambour de guerre : sa peau est le ciel tendu sur le rebord de l'ho-

rizon et il résonne de toute la profondeur du monde sur la terreur des hommes.
Dans ce creux, je trouvais trente hommes qui étaient trente petits enfants agglutinés par la terreur.
Je suis venu chercher la gloire.

III

EXPLOSIF

Dans la rue placide, les passants frôlent sans le moindre soupçon, dans l'ingénuité de leur mécanique, le tout-puissant explosif intellectuel que quelques-uns trimbalent dans leur tête.

Force de l'idée, éternelle menace de destruction.

Elle est une puissance contre les parois de mon être comme la poudre contre l'écorce d'acier de l'obus.

Cette négation en moi de tout ce qui est hors moi, germe indestructible de l'histoire aux irrésistibles rythmes.

L'idée veut détruire le monde afin de le recomposer selon un nouvel artifice.

Domination de l'idée. Les hommes qu'elle possède sont les lieutenants arrogants et implacables d'un maître.

Orgueil de l'idée qui braque dix mille canons contre la chair des foules.

Désir qui éclate mille et mille fois en éclats féroces, broyants et déchiquetants.

INTERROGATION

Idée, désir, ou aussi vouloir.
Les mots sont noirs et incassables, mais il y a l'image et c'est une ligne, une parabole qui s'exalte.

O mon ami tu te convulses d'horreur parce que tes sens affinés sont tout à vif et pullulants de la misère des multitudes combattues.
Mais autant que d'autres que tu hais, il te faut répondre de cette peine car tu portes l'Idée.
Et l'idée c'est l'orgueil de l'être, l'orgueil du monde.
L'idée est explosive, l'idée est éclatante.
Et il est une frénésie dans l'idée. Il lui faut le triomphe de la force. Il lui faut le temps et l'espace.
Et parmi les zélateurs de la paix, il est des guerriers.
Il est des hommes qui, dans la paix, ne recherchent pas la douceur du corps mais la grandeur d'un dessein unanime.
Il est d'endurants guerriers qui combattent au service de la paix. Ils croient que leur énergie se consume à servir la mollesse des masses. Mais ce sont des chefs, or la violence est dans le cerveau des chefs. Et le drapeau est rouge que gonfle leur Idée. Le monde est fait pour

le rêve des chefs. Ils le configurent dans sa matière humide de sang.
Le principe des choses c'est qu'un rêve soit, contre un autre rêve, alors jaillissent les musiques et toujours ronfle le tambour de guerre.

RESTAURATION DU CORPS

Tous les hommes, tous les êtres qui sont dans le règne humain qu'ils sachent : Qu'une rude loi fut récemment édictée.

Voici que sur la planète humaine, l'esprit n'est point seul.
Un double événement le destitue de la prééminence.
Le corps est restauré dans la puissance et la majesté.
Double événement qui marquera le vestige de notre génération, qui tracera l'initiale de notre chapitre dans les annales du monde :
Restauration du corps par le sport et la guerre.

Sport, élan qui enlève l'homme.
Bond soudain irrépressible qui enchaîne des bonds inconnus.
Regain d'une vieille méditation humaine. L'imperfec-

tion de l'ascète intellectuel est dénoncée et sa pénurie corporelle cause immonde de mainte erreur.

On reconnaît que l'athlète porte dans son cerveau sobre une part de la vérité humaine. Il est dangereusement vanté comme le Germain fut vanté par Tacite. La barbarie fraîche et sanglante fascine encore les civilisés.

Eternelle asymptote du rêve. De rares hommes imaginent un accord qui conclue et somme l'effort humain. Cerveau intense et muscles denses.

Autrefois, c'était une utopie du passé : on exaltait un moment qu'on appelle la Grèce.

Mais la foule, avec son odorat atavique, flaire la barbarie.

Sa masse pèse et bascule dans l'excès.

Foule qui te lamentes aujourd'hui sous la meule de la guerre tu l'as voulu.

Le souvenir des temps rouges de l'espèce est remonté à ta tête, frelaté par l'âge et c'est un sadisme dont tu t'es saoûlée, immense prostituée.

Tu t'es ruée au spectacle des cognants combats de boxe, aux piétinantes mêlées de rugby parce que tu en retirais une fausse peur jouissante.

Mais tu ne savais pas que tes hurlements d'excitation cruelle saluaient la guerre.

Certes il était autre chose dans nos solennités corporelles du premier temps de ce siècle : cet appétit, cette louange de la domination par quoi la foule avoue sa perpétuelle défaite et l'élite fête son inévitable triomphe.
Ah ! quand le ballon entre les deux paumes, un joueur s'élance parmi les poursuivants, alors je perçois l'essentiel mouvement du monde.
On voit la foule féminine bienheureuse de louer un vainqueur qui la viole. Et l'élite se satisfait dans ce symbole offert à sa nécessité.
Mais dans l'enflure autour des gestes des athlètes de la louange sonore, un événement s'enfante. De nouveau l'esprit de lutte se lève parmi les hommes.
La force est désirée, la force est exaltée.

Après le signe, le fait se signifie.
Il ne se fit pas attendre.
Et le premier obus s'essora dans le ciel d'Europe,

comme, au début de la partie, le ballon neuf gonflé de jeunesse et vibrant d'un coup de pied passionné.
La foule s'étonna de ce qui était né en elle.

La loi de la Force étend son règne.
Maintenant il est honteux d'être faible et de ne pouvoir offrir à l'ennemi une digne proie.
Certes, maint lâche secrètement se félicite de demeurer par la faiblesse de son corps au-dessous du niveau de mort.
Mais la voix publique est décisive et prononce derechef une vieille maxime.
Il y a deux ordres de mâles : les guerriers et les autres.
Le premier ordre est souverain. Tout l'honneur lui est dévolu avec tout le labeur.
La plupart des femmes approuvent cette décision de l'événement, qui aiment que l'homme soit le plus fort.
Et gare à ceux qui n'ont que leur esprit. Leur domination demeurait incertaine. La masse des Corporels, des Manuels n'avait cessé de regimber sous l'avantage de l'Intellect.

RESTAURATION DU CORPS

Aujourd'hui gare.

Car les hommes, à cette heure, pâlissent à la guerre à cause de leur force. Demain, ils reviendront. Saufs, ils laisseront là-bas, dans le pays où les autres n'auront pas été voir, leur peur et le désespoir qui les possédait d'être les plus forts voués à la douleur.

Allégés, ils se vanteront et seront féroces.

Au jour de la paix, les temps inquiets ne seront pas finis.

Car peut-être la vie, fatiguée d'avoir tant pensé dans ces derniers temps, va-t-elle maintenant demander la jouvence au bain de sueur et de sang, dans un délassement séculaire de Sport et de Guerre.

PART DU FEU

« Notre-Dame de Reims s'écroule au souffle des obus ».

Par la foi de nos cerveaux
quand cesserons-nous de pleurer l'écroulement des vieux temples ?
Laissons ces eaux aux vieillards, qui ne sentent pas dans leurs têtes débiles la force de concevoir des chefs d'œuvre neufs ?
Mais nous, jeunes hommes ne tremblons pas parmi l'écroulement des beautés vieillies, d'où s'est retiré le sang des hommes qui créent.
Ou que la mort qui nous tient nous garde.
Et attendons joyeusement ceux d'entre nous qui se lèveront avec l'offrande dans leurs prunelles de dessins étonnants.
A leur signe nous nous mettrons au travail et des monuments imprévus se dresseront sur la Terre en

éternelle mue qui satisferont l'orgueil de nos générations.

Leurs lignes nouvelles-nées combleront soudain d'une beauté bienvenue le besoin de notre intelligence.

Ne regrettons pas, pour l'amour de notre vie, pour l'amour du Présent, (o vie inmanquablement libérale), les vieilles pierres que broient nos inénarrables canons.

Demain nous dresserons des grues plus hautes que nos canons béants derrière les montagnes, et avec des tonnes de fer et de ciment nous édifierons les Monuments de notre Paix aussi grande que notre guerre.

La jeune et haletante histoire humaine nous apprend une maxime dont nous supporterons allègrement la dure économie.

« Il faut faire la part du Feu ».

La mort est un masque sous quoi le ver ronge prestement ce qui est empreint de la risible sénilité.

Les grands actes humains sont durs, cassants et incendiaires.

Le Génie est dévastateur, homicide puis fécond et dorloteur.

Le matin c'est un massacreur qui enjambe jusqu'à l'horizon les cadavres alignés.

PART DU FEU

Le soir c'est un tendre père qui enveloppe de langes délicats une jeune humanité qu'il accoucha de chairs sanglantes.

France, mère ardente et asséchée, tâte ton ventre et ton cerveau.

CASERNE HAÏE

Caserne : si nous te retrouvons au bout de notre retour nous crèverons ta façade et extirperons tes fondements.

Caserne tu es la Mort mais nous rapportons de la tranchée franche ouverte au ciel une vie qui te menace.

Caserne notre haine.
Bâtisses maçonnées en un siècle qui est fini.
Latrines combles de puanteurs
et cuisines.
Bureaux foisonnant de paperasses en qui meurt de la vie comme papillons fanés et piqués.
Cours étriquées de honteux murs où tournait à vide la mécanique de la manœuvre remontée contre le temps.
Maigres portiques où pendent des ficelles pour acrobates de cirque

INTERROGATION

Chambrées fades d'une propreté mesquine où sue et suffoque le bétail ignorant qui se claquemure contre l'air vivant qui flue tout alentour de notre terre.
Et ces uniformes dont le souvenir nous remplira jusqu'à la mort d'un rire gonflant — ces plumets, ces ors, ces pantalons tirebouchonnants, ces bottines en bateaux pointus, ces dolmans corsets satinés, et ces moustaches de chats belliqueux
et nos épaulettes rouges.
Et tant d'âmes de fonctionnaires pusillanimes.

Nous avons agonisé et haï là-dedans.
Nous avons douté et désespéré.
Nous avons gâché notre belle jeunesse.

Mais la guerre est venue et tout fut changé.
Les mitrailleuses ont giflé de leurs sèches ironies nos parades ignares.
Et les gros canons sur un quart de la France ont défoncé les casernes et les forts séniles.
Dont il reste des tas de gravas.
Sortis de cette administration « Empire » vivotant dans un couvent « Louis XIV »,

CASERNE HAÏE

Nous sommes devenus ce que nous étions en-dessous : neufs.
A grands coups de canons les Allemands nous ont appris à vivre, à revivre.
Et enfin n'étant plus l'armée mais des hommes qui se débrouillent sur un champ de bataille avec par ci par là quelques vrais professionnels qui avaient échappé à la profession,
Nous avons su nous battre.
Mais gare au retour
que l'esprit vivement éveillé de la guerre soit respecté, ou nous serons sévères.
Comme après un cauchemar, l'Armée de la Paix ne se rendormira pas sur l'autre oreille.
Nous cognerons et pulvériserons les débris.

Voici nos négations balayantes.
Plus de grands palais sales comme logis, mais de frais pavillons aux champs,
Plus de cours aux espaces maigres ou encombrés de toute la troupe dégorgeante, mais le libre terrain où pour devenir soldat on est bonnement un homme,

INTERROGATION

Plus d'archaïque cavalerie, mais tant d'autos, de bécanes, et de motos, et d'avions.
L'artillerie dans les usines.
Les états-majors en voyage, des livres sous le bras et non point des sabres cassables. Et les vieillards à la nursery.
Le soldat neuf sera un athlète et un spécialiste de quelque mécanique, et non pas un domestique ignorant et craintif,
Ou il sera le vaincu.

Ainsi sera notre paix, bouleversée de fond en comble par l'énergique méditation de cette guerre.
Guerre, révolution du sang,
puissant flux au cerveau, guerre, progrès, fatalité du moderne
nettoiement et remise à neuf de notre maison.
Notre maison, ébranlée pour qu'elle ne choie,
nous la rebâtissons totalement pierre à pierre avec le plus roide ciment armé et de grands trous pour la lumière.

A VOUS, ALLEMANDS

A vous Allemands — par ma bouche enfin descellée de la taciturnité militaire — je parle.

Je ne vous ai jamais haïs.

Je vous ai combattus à mort, avec le vouloir roidement dégaîné de tuer beaucoup d'entre vous. Ma joie a germé dans votre sang.

Mais vous êtes forts. Et je n'ai pu haïr en vous la Force, mère des choses.

Je me suis réjoui de votre force.

Hommes, par toute la terre, réjouissons-nous de la force des Allemands.

Pour moi je louerai les morts que ma nation leur a comptés et je féliciterai la planète de porter leurs survivants.

Leurs hommes sont nombreux et valeureux. Poussés par la fière exigence de leurs chefs, ils ont procédé, honorant l'Histoire de maintes prouesses.

INTERROGATION

Que soit bénie la foi des hommes qui osent renouveler la figure du monde selon l'idéal qu'ils chérissent.

Avec l'orgueil des races mûres, ainsi préméditèrent vos maîtres, Allemands et votre puissante obéissance accepta la douleur de charrier dans votre sang cette nouvelle invasion du grandiose dans le monde.

Généreuse ambition des peuples forts qui s'épuisent à atteindre l'absolu de la puissance et qui se livrent au rêve téméraire de propager par delà leurs horizons l'Idée qu'ils adorèrent sous leur ciel.

Quand enfin la plénitude est atteinte qu'elle soit brûlée tout d'un coup aux splendeurs du paroxysme plutôt que d'attendre les étiolements pacifiques.

Il y a seulement cent ans

Les Français forgèrent contre la paix du monde leur Idée dominatrice.

Et leurs armées labourèrent l'Europe, vingt-trois ans, du cruel soc de leur bonne nouvelle.

L'Idée est altérée de sang.

Mais quoi : dix batailles et l'Allemand cesse de somnoler sous d'ineptes roitelets.

Aujourd'hui, bouche à bouche, dans le pressant

corps-à-corps l'Allemand nous insuffle une ardeur nouvelle à créer le monde.
Contre la stupeur des peuples las, est-il autre chose que le canon ?

Je vous ai combattus, Allemands, mais je n'ai point voulu vous nier.
Comment pouvais-je mieux vous aimer ? Car ce que j'aime en vous c'est ce qui n'est pas moi.
Contre notre résistance vous avez pu déployer votre effort et votre totale grandeur.
Dans la lutte nous nous exaltâmes.
Enfin nous sommes égaux dans le triomphe sur la mort.
Saine haine qui nous sépare et qui nous permet d'être et d'orner le monde des pans magnifiques de notre différence. Dans la pittoresque imperfection de la vie, notre mutuelle méconnaissance est une passionnante aventure.

Je ne renierai pas Charleroi et que là, grâce à vous, grâce à votre défi animateur je connus l'indéniable minute

INTERROGATION

Quand je chargeais contre vous, à huit cents mètres, avec mes délicieux Français et que vos mitrailleuses nous donnèrent une sévère leçon de technique militaire.
Depuis ce jour premier, des ans s'épanchèrent monotones et nous ne connûmes le plus souvent dans les tranchées qu'une bestiale abomination.
Même à Verdun par moments je perdais la tête et je repoussais la douleur.
Mais rappelons-nous ce qu'est la vie. Peut-on lui demander plus que de se justifier une minute.
La paix avec l'amour — O don Juan — la paix avec Dieu — O Pascal — donna-t-elle plus ?
Silence sur l'Art : maintenant nous en sommes exilés.

Pour quelques hommes d'Occident, je prononcerai le dangereux aveu : que notre douceur assise dans l'accomplissement et la certitude accueille avec des mains fermes leur violence insatisfaite.
Que notre intelligence reconnaisse la vérité de leur instinct, nous jugerons que la guerre est bonne comme ils le sentent.
Et point la guerre qui éclate et qui anéantit tant de vies.

Mais la guerre qui menace, la guerre latente dans l'activité du monde, la guerre qui compose une circulante atmosphère autour des poumons humains.
La guerre, germe éternel au cœur de la paix, pointe maligne qui flétrit toujours avant le temps sa plénitude.
Ils ne sont point subtils ceux qui n'ont loué que la guerre manifestée. Certes elle opère un bienfaisant départ entre les énergies secrètes et celles qui sont marquées pour la dissolution.
Mais surtout les combats inscrivent les résultats de la guerre virtuelle, cette souveraine présence en temps de paix de l'âme de la guerre, de l'esprit d'inquiétude enfin de l'action qui éjacule le monde.

Je connais une vanité de mon cri. J'exalte la guerre parce qu'elle est liée à la grandeur.
La guerre fait éclater comme une virginité la grandeur d'un jeune peuple, ou elle pousse à outrance le raidissement d'un peuple qui culmine.
Mais tout est signe de mort à qui marche vers la mort. La guerre tue les peuples moribonds.
Qu'une race meure dans un charnier de chairs encore vives plutôt qu'au lit sénile.

INTERROGATION

Tel est le sort que je choisirais pour la France si de la combler la fortune était lasse.

Et au-delà de la France, il y a l'aventure humaine, l'histoire, ce délicat équilibre entre la barbarie et la civilisation,

Entre la pitié, triomphe mortel et la cruauté servile et féconde.

La vie sera toujours une bête prête à crever.

CHANT DE GUERRE DES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Il est temps, ô mes amis, de jeter notre cri.

Nous jeunes hommes d'aujourd'hui, nous sommes nouveaux et notre grandeur n'a pas été connue de ceux qui ont vécu autrefois.
Maintenant nous avons le droit de parler et les vieillards n'ont qu'à se taire, qui ne surent pas nous dérober cette grandeur et nous précéder dans l'action.
Nous parlerons, forts de mille et mille actes énergiques.
Et en arrière nous leur lâcherons notre petit mépris, à ces prophètes tristes qui doutèrent comme d'eux-mêmes de nous.
Nous avons rejeté la pierre d'infamie qui pesait sur notre front.
Avant cette guerre on respirait un air impur.
Des calomnies couraient par toute la terre contre

les hommes de ce temps-ci. Ceux qui parlaient de décadence, sur eux confusion et malédiction.
Nous avions des Hommes dont le chant témoignait pour nous, et ils ne nous croyaient pas.
Nos athlètes relevaient l'échine humaine et ils ne nous croyaient pas.

Il fallut que nous ébranlions la vieille machine de guerre.
Alors ils ont été écrasés, ces hommes de peu de foi ces hommes qui ne croient pas à l'homme.
Nous nous sommes levés et nous avons surmonté.
Dans l'histoire on ne parlera pas de nos pères vaincus, on dira que nous fûmes des hommes neufs nés de pères obscurs.
Et c'est nous qui engendrons.
Nous engendrons dans la douleur de cette guerre notre joie.
La joie de notre force, la joie de notre triomphe.

Entre autres choses, nous avons fait La Marne et Verdun.
Nos pères firent Sedan puis y pensèrent sans en parler.

CHANT DE GUERRE

Par delà des générations souillées nous réclamons comme immédiats géniteurs ceux de 93 et tous ceux de nos ancêtres qui furent vainqueurs.

Tradition ou révolution la vie continue dans le sang de la France qui en nous se revivifie.

Nous ne sommes pas « Fin de siècle », nous en commençons un autre et nous le façonnons, de mains de maîtres, selon notre rêve vivant.

En nous, par la Terre, l'homme renouvelle ses gestes.

Empennés ou écaillés d'acier, pionniers ou grenadiers, nous défions les quatre vieux éléments ; l'eau et l'air, la terre et le feu.

Arrachement à l'attirance atavique du centre planétaire, avion, flèche dardée contre la loi.

Accomplie : la légende de Jonas après celle d'Icare et ainsi tout rêve humain projeté sur le futur devra être lu dans la réalité. Le poumon supporte le poids de la lourde mer et l'action est rêve, le rêve est action.

Affouillement de la Terre. La perforeuse atteint dans la sape un enfer plus horrifiant que celui qu'Orphée força.

Enfin le jeune grenadier raidi sur le parapet dans le but héroïque, recrée la gloire de l'athlète, vraie joie

de l'homme sur sa planète courbe comme un stade. Ici l'enthousiasme se suspend, culminement. Vision du grenadier demi-nu, au soleil d'une offensive d'été, balançant la pomme explosive.

Ce geste joint notre guerre à notre paix.
Ce geste musclé qui se délie dans l'air se profila précurseur avant la guerre.
La balle annonçait la grenade.
Certes la guerre n'est pas le secret de notre grandeur,
Et plus tard les hommes se passeront de ce vieux rite pour manifester leur puissance.
Nous ne l'avions pas attendue pour atteindre les culminantes performances.
Et la paix par quoi nous ouvrîmes le siècle était aussi grande et neuve que notre guerre.
Elle n'était pas la paix de nos pères.
Elle était forte.
Nous n'en avions pas banni la mort que l'homme doit attoucher chaque jour pour être digne de la vie.
Nous l'assaillions et dans une ronde autour de la terre nous l'entraînions pêle-mêle avec nos aventures.
Alors nous faisions déjà la guerre à ces quatre vieux

éléments, à cette nature dont nous sommes les fils dévorateurs.
Aujourd'hui les hommes en s'étreignant écrasent d'un commun effort leur nature insoumise qui les force aux conflits.
Et pour que nous connaissions toutes les victoires, je souhaiterai cette fatale victoire de la Paix.
Dans toutes les vallées nous hérissions des cheminées altières. Et c'était nos canons rouges érigés contre le Monde qui s'oppose à notre bonheur humain.
Mais gare : l'humanité, à cette heure, trempe une équipe de titans.
Donnez-nous d'autres ciels à escalader.
Nous narguons déjà le soleil et tandis qu'il fait lanterne pour une face de la Terre, les frénétiques fulgurances jaillies du front européen s'élancent aux profondeurs du monde.
Voyez : l'hémisphère délirante de combats roule les mille yeux hagards de ses projecteurs dans l'espace nocturne, que jonchent les fusées pathétiques.

Action.
Il nous est donné de jouir d'un plein contentement.

INTERROGATION

Nous n'avons pas menti à la devise de notre génération.
Nos pieds s'implantent solides dans les débris de formules.
Fi de leur Tradition. Nous avons tué bien des maîtres et nous sommes encore forts.
Nous casserons les ministères et les casernes.
Nous poserons des usines ici et là nous ouvrirons des stades.
Fi de leur Révolution : nous avons restauré la guerre, ce jeu des cruels adolescents.
— Dites donc, camarades, qu'est-ce qu'un parti politique ?
Nous sommes tentés par tous les grands rêves et nous en faisons de grandes actions.
Et nous saurons faire une Paix comme nous avons mené la Guerre.
Nous brandirons nos grues d'acier.
Avec du ciment armé nous dresserons le monument de notre Force.
Et pour que nos enfants l'ignorent toujours nous y enterrerons sous des amas
Nos angoisses de l'avant et nos reniements de l'arrière que nous aurons surmontés.

IV

ACCROISSEMENT DE L'HISTOIRE

Et si nous n'avions plus l'histoire
et si par les territoires ne se ruait plus
la haine
en qui est tant d'amour, puissant amour qui se défend
et si aucun homme ne hissait plus par dessus les autres
les couleurs d'un orgueil et si ne se déployait plus
l'injustice bariolée
et si on tondait les désirs ?
Et si en rond sur la boule les peuples ruminants n'avaient
plus d'histoire ?

Mais voici ce que font encore les hommes d'aujourd'hui.
Nous sommes las des histoires passées
Nous n'avons pas renié notre âge pour des temps mal
connus.
Nous avons rejeté la honteuse nostalgie des temps révo-
lus.

INTERROGATION

Nous avons tué les morts une seconde fois
afin qu'ils ne soient pas plus nombreux que les vivants.
Notre guerre a éventré les cimetières. Nous n'avons point le goût de vivre sur un ossuaire.
Nous avons fait de l'histoire. C'est autre chose que de la lire.
L'édition s'accroît des lourdes lignes horizontales épiques de notre chant.
A respirer notre fauve présent le vertige nous a contournoyés d'être dans le temps épars
nous nous sommes retournés et nous étions parmi d'irradiants devenirs.
Nous avons retrouvé le sens solennel
et nous avons joui de notre temps dans un émoi.
Ainsi on voit dans un désert silencieux
soudain immensément gonflé d'orgues
défiler une civilisation d'outre-histoire
tacite
et fardée du sourire énigmatique.

PEUR DE LA PAIX

Je suis tourné vers ceux qui portent le don de l'inquiétude et je crie vers eux.

Vers quel leurre de grandeur attrouper les foules s'il n'y a plus le prestige grossier des combats.

Hélas, elles ne prendront jamais le chemin de nos bibliothèques. Elles sont arrêtées au cinéma. De l'alcool et des drogues et des films voici notre « panem et circenses » deux mille ans après.

Et regardez la populace des riches qui digère parmi toute la beauté de la terre. Regardez cette avant-garde de la foule dans la paix béate et qui tourne court et qui se couche comme une bête butée.

Si nous les tirions de l'ornière séculaire où les mènerions-nous ?

Si les foules mordaient à l'esprit et commençaient de brouter les idées ?

Si nous connaissions un universel assouvissement de

raison, si la terre ne bourgeonnait plus que des cerveaux sages ?
Mais sans génie la pensée n'est qu'un fade ruminement.
S'ils étaient tous heureux quelle tristesse descendrait sur nous.
Pacifistes, avez-vous vu votre paix ?
L'homme finira-t-il comme un boutiquier retiré des affaires.
Si toute chose est enfin à sa place, il n'est plus besoin de translation, le mouvement s'arrête, le drame finit.
Je ne vois pas la paix
Que sera le monde sans le mal ?
Hélas, aplati au fond de la tranchée, sous mon sac et sous la douleur, il m'est arrivé de souhaiter votre néant, mais je n'ai pu m'en contenter
Il ne s'agit point du salut des hommes mais de garder le trésor de l'esprit
Votre idéal fut ma honte
Voici mon cri profond : j'ai peur de votre paix
Je ne vois pas. J'ai peur
Mais je veux bien vous jeter cet aveu
Cette guerre démocratique est morne et sa monotonie s'allonge comme une paix sans vergogne.

PEUR DE LA PAIX

Où sont les magnificences du premier temps ?
pourtant çà et là quelques moments inénarrables
alors l'homme est en proie à l'hallucination sacrée
et toujours je reviendrai à ces moments
rédemption de l'ineptie du monde.

Telle est la nature des hommes. Le malheur les rend supportables.
En Champagne j'ai pleuré dans la tranchée comble d'angoisse sur ma misère insigne qui était celle de cette foule crucifiée.
Mais c'était la foule pourtant et je n'oubliais pas ces visages implacablement fermés quand tout un dimanche de paix je les scrutais avec un grand amour de seize ans.
O guerre, tu es pour ces foules la divine inquiétude qui laboure le génie comme la première charrue mord une plaine fumée par de longs combats.

Voici venir le Nirwâna des occidentaux : l'Internationale.
Ces foules qui ont tant ahanné au long des époques qui s'appesantissent et qui veulent dormir.

INTERROGATION

Nous avions déjà eu ces siècles de la paix romaine sans une œuvre de l'esprit, cette grande torpeur de l'Empire Méditerranéen derrière ses trente légions payées. Non Aryens et Sémites du couchant ne nous abandonnons pas. Ne nous laissons pas asphyxier par le chauffage central comme cédèrent les Indiens au trop véhément soleil.

Voici que j'ai prononcé des paroles dangereuses.
N'ai-je pas renié l'idéal humain qui fut composé devant le feu primitif et qui est de ne pas souffrir.
Mais je n'ai point confiance dans l'homme, il ne vaut rien sans sa souffrance.
Si tu romps un des pôles contraires l'énergie s'enfuit de la pile.
L'âme de l'homme si elle ne se roidit plus dans un défi, elle se cassera.
Mais la Grande Paix n'est-ce pas le plus beau défi à la nature et pour l'homme un beau risque de mourir.

INTERROGATION DE LA PAIX

Je ne réprouverai rien de la vie.
Je banderai ma louange sous le poids de la paix et de la guerre.
Après m'être soumis avec zèle à la séculaire nécessité de la guerre, n'accueillerai-je pas cette paix irrévocable que proposent des co-respirants de mon air ?
Ne me livre-t-elle pas à eux lié cette doctrine de la bonne nouvelle que j'affirmai sans retour :
(adieu totale vérité car tu ne me suffis pas).
Tout ce qui est nouveau est bon, hors du neuf point le salut. L'humanité ne perdure qu'en se reniant sans cesse, en tuant d'âge en âge sa vieillesse. Ils disent que la révolution est démodée !
Et puisque tu ne sens dans le monde qu'une « force » ne reconnaîtras-tu pas cette force qui est dans la paix.
Ce triomphe de l'effort humain pour vaincre le monde.
Vas-tu trahir l'homme et passer au parti du monde.

INTERROGATION

Ne vas-tu pas soutenir l'homme dans son décisif défi.

Généreuse séduction de la paix, son risque.
Risquons toute la grandeur humaine, je veux goûter cette vie abstraite et dépouillée de la paix.
Un cri sollicitant fut poussé par des hommes.
Pendant la paix alors que le fer reposait à terre, il est advenu qu'ils saisirent l'antique instrument.
Et tandis que leurs poings qui voulaient briser se tordaient sur sa rigidité, ils clamaient avec ferveur.
« Ecoutez-nous.
Quelque chose d'extraordinaire a surgi en nous et nous incite.
Une forte vie se raidit. Elle ne veut plus être tuée.
Elle ne veut plus tuer.
Elle aspire à prospérer sur cette terre avec moins de souffrance.
Ne dites pas
O frères, ne dites pas que nous sommes des orgueilleux et que nous avons conçu témérairement le dessein de changer les rudes habitudes de la vie qui sont de tuer ou d'être tuée pour avancer dans ses fréquentes métamorphoses.

INTERROGATION DE LA PAIX

Il n'est que la vie.
Toute parole sort de la vie.
Ecoutez donc cette parole de paix.
La paix est dans la nature comme la guerre, peut être aujourd'hui la vie changeante, veut-elle se renouveler dans la paix.
Ecoutez-nous ; ensuite vous ricanerez et vous insulterez comme c'est votre pouvoir.
Nous ne sommes rien. Nous vous disons :
La vie est en nous et parle.
Elle se révolte contre ses lois.
Elle voudrait se renouveler par des morts heureuses, elle voudrait couler dans le sein mûr de la paix.
La vie semble lasse de manifester ses renouveaux au moyen des cruels meurtres et molestations.

INTERROGATION

La guerre pour nous, nés dans un temps de longue paix, parut une nouveauté merveilleuse, l'accomplissement qui n'était pas espéré de notre jeunesse.
Nous voulions épuiser la vie dans un irréparable élan.
Or, doute que la paix nous eût assouvis aussi magnifiquement.
A nous autres, jeunes hommes éduqués par le verbe orgueilleux de Nietzche et de Barrès, Paul Adam, Maurras, d'Annunzio, Kipling, excitateurs du monde occidental, la guerre offrit une fraîche tentation.
La séduction persiste, après l'épreuve, aussi forte nourriture de notre souvenir que de notre attente.
Voici le bloc de pierre unique, sur quoi il nous faudra maçonner nos pensées après la guerre.
Nous ne pouvons pas regretter la guerre. La guerre a introduit une solennité dans notre vie que nous n'espérions plus des événements humains et dont l'absence nous faisait sentir dans l'homme une perte.
Non, une vulgaire hallucination de foule ne nous a pas égarés en août 1914.

INTERROGATION DE LA PAIX

Soudain nous fondâmes à nouveau dans la vie de grandes espérances.

La guerre nous fit recroire non pas au progrès mais au noble effort libre d'espoir.

Et il ne s'agit pas ici d'une ivresse impersonnelle qui noie le contemplateur de gestes humains soudain plongé dans d'aussi véhémentes occurences.

Mais je parle ici d'une expérience dont chacun arrondit son bien particulièrement.

Il est vrai qu'avant la guerre, étant très jeune, tu n'avais connu aucun moment de la vie, ni la mort, ni l'amour, ni le triomphe.

Mais doute que la rencontre de ces grands événements dans la paix, t'eût procuré une émotion aussi profondément engravante, que ce face à face avec la mort militaire, cette immersion à pleine humanité souffrante et triomphante, lâche à vomir ou héroïque comme le cri de la trompette.

Dans la tranchée se révèle le revers insoupçonné de la vie : Tu es de l'autre côté et tu envisages l'effarant soleil des mystiques.

Descente aux enfers, voyage au pays de la quatrième dimension.

INTERROGATION

Nous ne pouvons pas renier des minutes inoubliables. Alors la vie s'est surpassée à nos yeux étonnés. Non, nous ne pouvons pas renier notre guerre. Par elle, la vie nous parut plus adorable et nos ferveurs furent renouvelées.

O guerre, hallucination comme l'amour
L'ennemi est un dieu devant toi
Ces grandes densités tourbillonnantes d'amour
Qui s'agrègent par les plaines
Où soudain se dessine
Un ordre de rangs et de files
Et le grand élan des attaques tremblantes et ferventes
Et le désir qui épouvante l'armée d'embrasser l'ennemi.

INTERROGATION DE LA PAIX

Mais parmi les jours, je m'en vais traînant ce cri poussé sous l'imminence de l'obus
Ce cri de révolte
Ce cri qui est issu de moi, ce cri que j'ai mis au monde dans une évidence maternelle.
Il est parti d'un repli en mon corps si creux que je ne pourrai extirper son germe par nul reniement.
Il me faudra l'avouer jusqu'à la fin de ma vie.
Ces jours-là, je fus celui qui crie « non » à la douleur.
Je fus donc parmi ceux qui crient « non » à la douleur.
Mais je ne les aime pas et ils me font peur.
Il est en moi plusieurs vérités
Il y eut ce cri de ma chair, cette plainte de mon ventre et il y eut aussi la parole vénérable de mon intelligence.
Et devant elle, qui suis-je ?
Elle m'humilie dans ma petitesse et me soumet aux lois de la grandeur.
Elle m'assigna la besogne du soldat d'infanterie, qui use ses pieds, qui se traîne contre la terre, et qui tient des propos où la vie est une chose honteuse.

INTERROGATION

Prudente, elle raya avant qu'ils sortent de ma bouche avilie de lassitude tous mes reniements.
Qu'importe ce que j'ai dit dans la terreur quand je me trouvais devant la mort·
Si d'abord je fus celui qui résolut de la rencontrer.
J'ai fait ce que j'ai pu, mais l'âme s'enfuyait de mes nerfs, et mon corps se relâchait.
Et quand l'obus arrivait sur moi, (ô mes camarades qui savez, je vous en prends à témoin), plus rapide dans une avalanche de souffles que la locomotive qui fond sur le rail prosterné
De l'âme de ma chair, de mes plus vives fibres, quel ressac d'horreur, de révolte, haine.
Quel cri arraché de ma gorge par un poing qui y aurait fouillé et tordu.
Vérité qui poussera son hurlement hors de moi jusqu'à ma mort où elle rebondira d'une sonorité suprême.
Cri aigu qui perce mes os jusqu'à la moelle.
Ecoutez, c'est une vieille clameur humaine qui a dilaté de nouveau mon gosier :
L'humanité ne veut pas souffrir.

Trop atroce, ce sifflement de l'obus, ce souffle qui

s'abat sur vous, cette masse qui s'affale et fait tout osciller comme si soudain fonçaient trente trains.
Alors une volonté forcenée se noue, et je ne veux plus voir et je ne veux plus que des hommes voient et je voue ma vie à détruire

Je jure que la nature ne connaîtra plus longtemps cet insolent assouvissement sur les hommes.

Là-bas de l'autre côté du tir de barrage, une vie.

Dans nos corps suppliciés ne portons-nous pas une paix, par nous le monde ne veut-il pas connaître une nouvelle création ?
Nous, hommes d'aujourd'hui, il n'est aucune grandeur qui nous dépasse. Ce vœu ne paraîtra pas trop fier à tous ceux qui furent au centre de l'explosive horreur.
Cette volonté d'étouffer sous la cendre la plus froide, la plus épaisse, toute étincelle après cette guerre, total incendie.
Elle jaillit de nous dans l'angoisse du combat, aussi dure, aussi raide que l'éclat décoché par l'obus qui se casse.

INTERROGATION

Ah ! laissons ceux qui n'y furent pas vaticiner au sujet d'une fatalité contre quoi, du fond de la tranchée, du fond de notre angoisse inénarrable, (quand la terre et l'air n'étaient qu'une seule bouillie malaxée par mille et mille obus tombant en tous sens comme les pas d'un homme ivre) nous lançâmes un cri de haine teint du sang de notre gorge.

Avant que la lourdeur du fait nous écrasât, étant aux prises avec la menace

Beaucoup attendaient ce cri décisif, cette libération de la chair.

Peut-être sous forme d'une levée des hommes à tête paresseuse,

Vous — mes hommes de la tranchée — contre des maîtres fatigués et monotones.

Or ils se levèrent et de leur force nouvelle née éclatèrent toutes les prophéties,

Mais selon l'ancien rite de la guerre.

Hommes de la paix prochaine, écoutez une dernière fois cette angoisse de l'Humanité qui se prive d'une grandeur si longtemps chérie, qui s'arrache à la guerre.

THÈME MÉTAPHYSIQUE DE LA GUERRE

Et quand le 305 accourut sur le long rail de sa clameur
une étincelle se raviva sous le souffle
Parmi mes stupeurs consumées elle pétilla :
Je suis donc, je pense encore.
A cette seconde une explosion lyrique m'ouvrit à l'épanouissement du cratère,
Toute ma vie je resterai l'inconnaissable initié à cette lueur indicible,
Je fus dans un tonnerre
la pensée du monde
Qui jouit d'être jusqu'au paroxysme de l'éclatement.

Voici la nécessité et donc la plénitude de l'homme sur sa planète.

L'homme est au milieu du monde, au milieu des choses qu'il voit dans ses yeux.

INTERROGATION

La pensée du monde est dans l'homme. Dans l'homme est le verbe, l'esprit qui crée.
Le verbe monologue par la bouche humaine.
Dans son élocution continue, il prononce des noms et ainsi des êtres sont créés.
L'homme à perpétuité parle aux murs.
La vie est une parole solitaire.

Voici la plénitude, le triple accomplissement de l'homme sur sa planète.
En l'homme le verbe éternel (rien ne se perd, rien ne se crée) promulgue trois noms, crée trois personnes, trois porte-parole pour le dialogue irréel :

Dieu
la femme
l'ennemi.

Telles sont les trois œuvres terrestres :

Se donner un Dieu
Se donner une amante
Se donner un ennemi.

Ainsi l'homme s'occupe sur sa terre avec la religion, l'amour et la gloire (Silence sur l'art qui est un regard sur tous ces agissements).

THÈME MÉTAPHYSIQUE DE LA GUERRE

L'homme pour vivre a besoin d'englober à un pôle des forces qui lui paraissent extérieures pour que s'amassent au pôle contraire et se fortifient ses propres forces.

Correspondance de la loi métaphysique à la loi physique. Eternellement le sujet s'oppose un objet.

Ainsi se borne la pensée du monde dans l'homme.

Et nous ne voyons rien autre chose à faire.

Triple prestige projeté par l'œil.

O vie je saisis que tu es une mystique.

— L'homme se révèle un Dieu pour s'expliquer le monde. Dans ce nom il ramasse tout le mystère, il le scelle sous son adoration.

L'ayant produit il veut le réduire par l'amour, par la mort.

— L'homme tire de soi ensuite la femme, il lui prête une âme. Il crée encore cette nécessité en face de soi.

L'ayant extraite, il veut la retraire, par l'amour, par l'absorption de l'amour parfait.

— Enfin, l'homme pour varier son divertissement se crée un ennemi.

INTERROGATION

Ennemi de guerre qui tue
Ennemi de paix qui nie.

Il souhaite la victoire, car le vainqueur avale l'âme du vaincu.
Le sujet éjacule un objet et par la connaissance le résorbe.
Eternel onanisme du Monde.

Mais il est aussi dans l'homme la force de dispersement et d'anéantissement, la force de mort.
Mort, défaite du vieux, dissolution des vieilleries.
Donc, des hommes tuent Dieu (ou la connaissance absolue).
D'autres tuent l'amante et l'amour.
D'autres veulent tuer l'ennemi en tuant la guerre.
Mais un homme ne nie pas les trois objets. Il nie l'un pour raffermir l'autre, tel est le commandement de la vie.
Rares sont les zélateurs du néant.

Voici l'état des choses en ce temps-ci :
Beaucoup d'entre nous ont tué Dieu

THÈME MÉTAPHYSIQUE DE LA GUERRE

D'autres ont tué l'amour
Pourquoi ne tuerions-nous pas la guerre ?
Nous ne faisons plus d'enfants, nous ne ferons plus de cadavres. Nos femmes ne veulent plus être le douloureux cadavre qui enfante. Nous ne voulons plus être le douloureux cadavre que l'on tue. En nos femmes la vie se fatigue de former de nouveaux corps promis à l'injustice d'être cadavres.
Le laboratoire ne peut pas vivre à côté de la caserne.
Oui ou non l'ennemi de l'homme est-ce la douleur ?
L'homme doute de sa création. Il rit du Dieu qu'il a fait et le rejette.
Il souille son amour avec une bouche prostituée.
Il n'a plus la force de se créer une haine et un ennemi.
Renonçons, renonçons.
Jusqu'au bout poussons le progrès.
De par le monde il y a un effort vers le néant.

Mais moi il faut que je me sépare de tous ceux-là.
J'irai vers ces autres qui toujours tendent sur le monde les bras pour rassembler ses harmonies en déroute.
Une certaine amante ne viendra jamais.

INTERROGATION

Des femmes voudront m'avilir qui m'annonceront qu'elle est venue.

Par la guerre je connus un grand amour.
Si tu vénères l'Amour, n'insulte pas la Guerre.

TABLE
DES MATIÈRES

TABLE
DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
LE TRENTE AOUT 1917

nrf


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 120 601 0